

Ca file doucement



JOURNAL DU COLLÈGE CÉVENOL, CHAMBON-SUR-LIGNON (Haute-Loire)

NUMERO 6 - JUIN 1948

TABLE DES MATIÈRES

Le Gouvernement des Elèves vous parle.

Editorial.

L'Inauguration du Collège.

Discours de M. Hammel.

Discours de M. Trocmé.

Interview Express.

Lettre de parents.

Le Départ en vacances à Noël.

Le 8 Février.

Mardi-Gras.

La Pièce des Professeurs.

U. F. P.

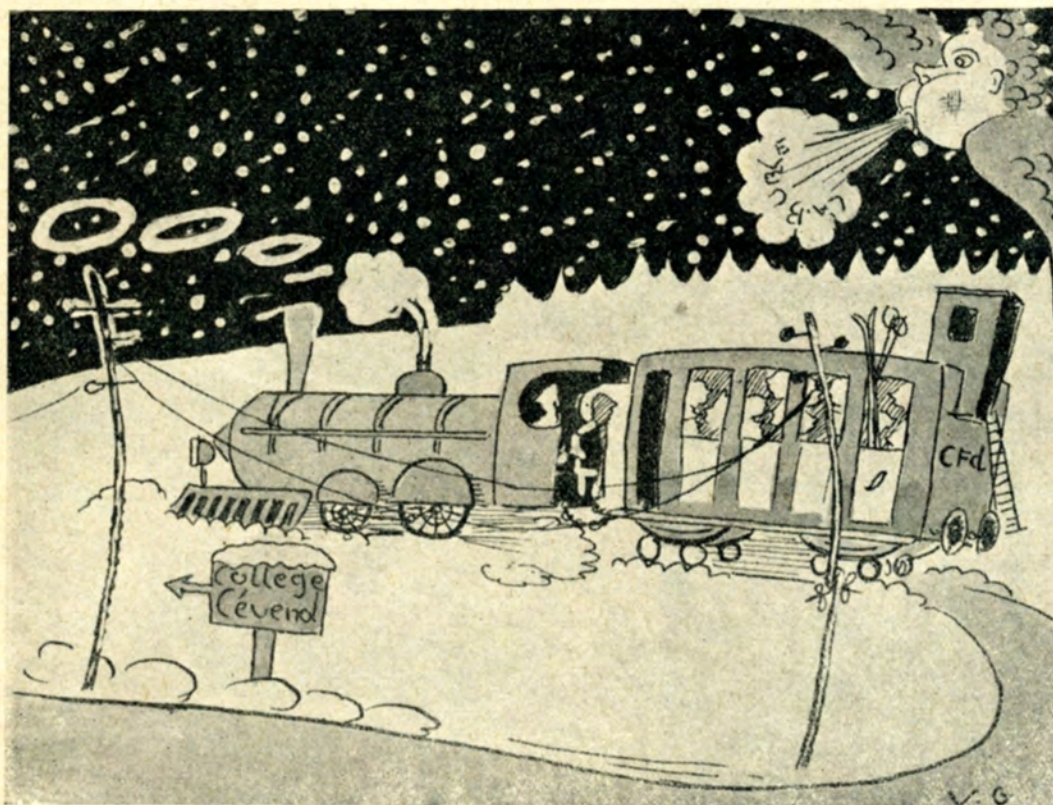
Le Ski.

Le Stade Unioniste Chambonnais (S. U. C.)

La Vie Théâtrale au deuxième Trimestre.

Aux Anciens.

Extrait d'une Lettre d'un Ancien de Lyon.



Noël ! Départ en vacances



**Notre Ami Togolais fait connaissance
avec la neige**



**Cinq secondes en l'air
avant la culbute !**



Mardi - Gras



Notre Piste de Ski

Le Gouvernement des Elèves vous parle

Depuis le mois de janvier 1948 existe au Collège Cévenol un gouvernement des élèves. Ses activités sont multiples et je vous garantis qu'il n'a pas chômé depuis la rentrée de Noël. Voici sa composition : Un conseil de tous les chefs de classe qui se réunit tous les quinze jours. A sa tête un pouvoir exécutif : le gouvernement des élèves proprement dit, formé par les chefs des classes de première, philo et math. Le gouvernement des élèves se réunit tous les huit jours. Il prend ses décisions à l'unanimité, et les communique ensuite aux chefs de classe. Tout le travail est fait en relation avec la direction. Mais, quoique très démocratique à l'intérieur de lui-même, le gouvernement des élèves est à tendance très dictatoriale et ne tolère guère les objections du conseil des chefs de classes ou du corps professoral. La direction a cependant droit de veto sur les décisions importantes qui doivent être communiquées.

Nous avons tout d'abord, un rôle disciplinaire (les professeurs aiment mieux nous confier ce rôle car cela les ennuie, et nous sommes, paraît-il, plus sévère qu'eux). Nous avons déjà causé avec un certain nombre de briseurs de vitres, de chahuteurs invétérés et de copieurs inadmissibles...

Ensuite tout ce qui est propreté des maisons et du Collège, et entretien du matériel nous est confié en grande partie : surveillance du balayage chez les sixième et cinquième et visite des salles de classes faite tous les quinze jours par Miss Williamson, notre menuisier, Michel Euzenat et deux d'entre nous.

Nous n'avons pas de système de sanctions prévu. Les infractions à la règle, pourtant large du Collège sont étudiées séparément et toutes les punitions que nous sommes quelquefois amenés à prendre sont inventées pour chaque cas.

Enfin, nous nous préoccupons de l'embellissement de nos maisons et de notre Collège : cirage des tables et des planchers. Bientôt vous pourrez voir des parterres fleuris devant les maisons, des pelouses...

D'autres activités plus proprement intellectuelles dépendent encore de nous. L.U.F.P., dont on vous parlera plus loin est maintenant sous le contrôle du gouvernement des élèves.

Le journal que vous lisez est rédigé par une équipe de deux membres qui travaillent en collaboration étroite avec nous.

Enfin, nous espérons que la future Association des Anciens Elèves à laquelle une grande partie de ce journal se consacre, travaillera en relation étroite avec nous.

J'espère avoir assez montré maintenant que le gouvernement des élèves a une grande importance et je pense que vous avez compris son utilité, aussi bien dans le domaine matériel pour maintenir intact les meubles de nos classes que dans le domaine moral où nous voulons baser l'esprit du Collège sur ces deux réalités : loyauté et liberté.

Le Gouvernement des Elèves.

Editorial

Oyez, bonnes gens, ez chroniques du jour... du semestre premier itou.

Adoncques, sachez qu'après que la rentrée en le Collège fut advenue et passée, lou premierement grand événement a écté l'inauguration del Collège (Cévesnol). S'estoit par l'horreur d'une brouillardeuse après-midi.

Les voistures advencaient d'un long mosvement périodiquement sinusoidal (pour ce

qu'il y avait pleinté de boue) et estoient accueillies de gentes damoiseaux qui par deux bras ouvroient li portes, si que de l'autre aidoient lou dasmes à descendre.

Adoncques lou gumnase dou Luquet étoit pleinté de folliages rouges mesmement que jaunes, si que d'une foule tant grande que on pouvait veoir à l'œil. Lou salle estoit trestout emplie de damoiseaux et de damoiselles,

sauf que sur le plancher dou vaches (estrade pour le vulgaire), on pouvoit remarquer quelques célèbres inconnos tels que Mr Hammel « le barbu », Mr Trocmé « le tondu », Mr Theis « le dosdu », et quœtera...

Après ung chant à haulte double canté par li chœur de Mr Engel, Mr Hammel, « le barbu », en sain penser et en droit entendement, fit ung long allocution itou Mr Trocmé, « le tondu », M. Pitsker, Mr Cameron, tous très biaux chroniques qui faisaient briller mult drachmes de joie au nez des ausditeurs. Et n'y eut aucune gens dont la chair ne frémist.

Ceste feste estant terminée, dans la crainste qu'ung vasgue es deloyauté ne vinct ébranler l'esprit du Collège, plenté de messires des classes dictes grandes fireoient annoncer assemblée pour toutes masnières des gens élèves des classes dictes petites. A la nouvelle vinrent ils tous...

HONNÊTETÉ

Avant la composition du premier trimestre, les élèves de philo et les chefs de classe de premières ont nommés dix camarades pour aller deux dans chaque classe (6^e, 5^e et 4^e) parler sur ce sujet.

Il fallait parler à nos camarades de la loyauté, et du copiage, leur expliquer ce qu'est l'esprit du Collège, et insister surtout sur les conséquences du copiage : manque de confiance des professeurs dans les élèves après un incident pareil, ce qui est contraire à l'esprit du Collège.

Marie GRUAS,
Première Littéraire.

Un jour, on nous a dit qu'on viendrait nous parler de l'honnêteté dans nos classes ; ça ne nous a pas beaucoup émus, mais nous y sommes tout de même allés. Nous savons tous que le point d'honneur du collège est la loyauté aux compositions. En classe, Jean-Paul Perret est venu nous dire combien c'était mal de copier, et qu'il avait encore des remords d'avoir copié quand il était comme nous en 5^e ou 6^e.

J'en suis à ma troisième année au Chambon et je comprends combien il est dégoûtant de copier, mais je trouve d'abord, qu'au lieu de nous en parler trois jours avant les compositions, on aurait dû nous en parler au 1^{er} octobre, à la rentrée, et aussi au milieu du trimestre ; ensuite, on a cru dans les grandes

classes que ça impressionnerait plus les élèves d'envoyer d'autres élèves leur parler ; mais pas du tout, et beaucoup de mauvaises têtes ont pris ça plutôt à la rigolade. « Ces grands « zigs » de philo se « fichent » de nous. Et eux, ça ne les empêche pas de copier ; en tout cas, chez nous, le pourcentage des copiages n'a pas été moins élevé à cause de ça ; — peut-être pour les mieux narguer, ces grands « zigs » de philo. Si un professeur nous avait parlé, je suis certain que cela aurait mieux marché ; malgré tout, je trouve que c'éta't bien de faire un essai et il faut sans cesse nous parler de l'abomination du copiage.

Henri CHATONEY 5^e II.

Réponse.

Pourquoi ne pas m'avoir dit plus tôt que mon intervention était mal placée ? Ces grands « zigs » de philo aimeraient mieux qu'on leur parle en face... le remède à appliquer aurait peut-être été trouvé à temps...

Croyez-vous vraiment — je parle aux mauvaises têtes — que les philos ont envie de se « ficher » de vous, en essayant de vous parler un peu sérieusement ? Réfléchissez un peu. Croyez-vous vraiment qu'ils ont du temps à perdre pour se payer la tête de leurs camarades plus jeunes ?

Je remercie quand même la classe de 5^e II pour le bon accueil qu'elle a fait à notre essai. Etablir un lien entre grands et petits n'est pas toujours très facile. Il y a des résistances, des hésitations. Mais une victoire remportée est d'autant plus sérieuse qu'elle n'a pas été sans difficultés.

Nous continuerons avec Foi.

Jean-Paul PERRET, philo.

Puis vinct la neige, puis vinct Noël. Ez vng passage tiré es chroniques del 3^e classe. Sachez bien icelle histoire, car elle vauet bien d'être contée :

Nous avions mangé ; nous avions joué : une revue... des profs (chose originale « sic », en tout cas fort réussie). Nous pensions bien nous amuser encore, et rentrer tard à la maison, quand M. Tissot, dans sa toute scientifique sagesse nous dit de tout ranger, et de partir en farandole. La plupart d'entre nous, nous la trouvions « saumâtre » ; enfin, comme il est impossible de résister à M. Tissot, nous sommes partis en une farandole effren-

née, malgré la neige, vers les bois de Luquet... quand tout à coup nous vîmes, à notre grand étonnement, une lueur à travers les arbres ; peut-être était-ce une autre veillée de classe que nous allions rejoindre... Mais... Oh !... des cris de surprise et d'admiration fusèrent de toute part, car la chose la plus inattendue se trouvait là. Lumière et joie devant les yeux des élèves de troisième rassemblés et émerveillés : un petit sapin avait été illuminé par notre cheftaine de classe et par son père, M. Tissot. Quelques « au poil ! » et « terrible ! » très expressifs furent murmurés. « Voici Noël » lui succéda. Ensuite, un à un, nous avons cueilli sur l'arbre une bougie et nous sommes repartis, chacun ayant sa petite lumière ; le vent nous l'éteignit bien vite, mais dans le cœur de chaque élève de troisième, une petite étincelle jaillit quand il songe à ce beau soir.

Michelle MASSOT.

Après quelques semaines passées à vaquer aux soins de vacances esbaudissantes, tous s'esbahissaient, puis s'esjoissaient, puis enfin s'esgaiaient avecques moult tressaillements de joie à l'ouïssement de l'étrange mesmement merveilleuse nouvelle des fiançailles de Mlle Gangloff et de M. Engel, licencié, maître de chorale et quoetera...

Mais bientôt nous tous larmoyames lonsguement sur les pas de M. Fouilhé qui nous laissoit pour ce qu'il préférait : l'Universitaire citée au collège Cévenol. Toutefois, icelle hore des larmoiments passée, nouvel advenement fact : Sunt M. Bois, Posamentiroff, Kars et sa dasme itou. Trut ! Ils mult élèves occupèrent qui nécessité avoient d'eux.

Adoncques fut le dimanche missionnaire : M. Trocmé revoet damoiseaux et damoiselles qui pour missions se partirent querrer espèces sonnantes et trébuchantes. Ils revinrent plein de joie et de pèze itou.

Ung sept après ez mardi gras commult esbaudissements de plusieurs choses à remembrer. Onc prist : Sunt in espéciale chroniques.

May je arrester mon estylographe because plus d'événements ne furent. Gentils sires sy ne vos aye pas trop moultement rase, mercy pour votre benevolenc et Die vous aye en sa sainte garde.

JEHAN D'UMAS et ZYZOU de POUYNN.

P.S. — Il faut vous dire que depuis le mois d'octobre, les classes de philo et de Math-Elem bénéficient d'un cours supplémentaire : chaque semaine M. Schomer leur fait une heure d'économie politique.

L'Inauguration du Collège

Le ciel était couvert, l'air froid, il pleuvait un peu. Malgré ce temps, la salle Sangree était pleine à craquer lorsque l'Inauguration solennelle du Collège Cévenol commença. La salle était séparée en deux parties : dans le fond, une estrade réservée aux invités d'honneur et aux personnalités importantes du collège. Dans le reste de la salle étaient disposées des rangées de bancs où s'assirent les élèves, les professeurs, les parents et tous les autres gens du village et d'ailleurs, qui s'étaient assez intéressés au collège pour monter à l'inauguration appelée « baptême » par quelques-uns à cause de la pluie. Elle était joliment décorée de tous côtés par des feuillages d'automne et des branches de sapin.

M. le docteur Hammel, qui présidait la cérémonie, nous adressa la parole le premier. Il nous parla de l'acquisition des maisons suédoises, de l'achat et de l'aménagement de la ferme de Luquet grâce à des dons généreux venant de Suisse, d'Angleterre, de France et, surtout, d'Amérique. Il nous rappela que le Collège, fondé dans un esprit d'amour, n'a pu prospérer et s'accroître que par la foi de quelques hommes et jeunes qui gardèrent cet esprit devant toutes difficultés.

M. Chandler, M. Cameron, M. Arbuthnot, amis américains du Collège, l'un arrivé au Chambon pendant le camp de construction, les deux autres venus seulement pour la fête,

nous parlèrent ensuite et nous présentèrent des vœux chaleureux de la part de tous les Américains qui s'intéressent au Collège et, en particulier, de tous les jeunes qui participèrent au camp de cet été.

M. Theis nous lut ensuite un poème écrit particulièrement pour cette occasion, par un des anciens professeurs, le bien-aimé M. Friedel.

M. Trocmé termina la cérémonie en nous parlant de la préhistoire du Collège qui commença par une tasse de thé à Luquet même, il y a une dizaine d'années. Puis il fit crier aux élèves trois fois « Non » : « Non » au racisme ; « Non » au mensonge et à la violence ; « Non » aux richesses et à l'esprit de lucre. Ensuite, trois fois « Oui » : « Oui » au travail ; « Oui » à Jésus-Christ ; « Oui » pour l'Eglise oecuménique.

Après les discours, un grand goûter nous fut offert ; parents et invités en bas dans le réfectoire ; élèves en haut et par classes. Au cours du goûter, la classe de philosophie, voulant faire remarquer sans doute sa supériorité, se permit de monter sur l'estrade et de goûter assis sur des chaises.

Le temps ne permettait pas la réalisation des jeux de volley-ball et de basket-ball pré-

vus ; aussi la foule se dispersa après le goûter en commun.



Mais cette grande fête ne s'arrêta pas là. Le soir, à 20 h. 30, réunion au cinéma, où les élèves donnent une soirée récréative.

Le reportage de l'inauguration par six élèves de philo et première a beaucoup de succès. A cela succède « Au clair de la lune », dans tous les pays du monde chanté par des garçons de l'internat. Puis vient le tour des jeunes filles de l'internat qui exécutent des danses écossaises, américaines et autres... Trois petites filles très bien costumées miment « Petrouchka »... Une pièce dramatique jouée par les routiers... Enfin, la chorale qui avait déjà largement participé à la fête chantait : « Donna nobis Pacem ».

N'était-ce pas là une fête splendide ? Je suis sûre que tous ceux qui étaient présents sont aussi enchantés que moi. On parlera longtemps dans les siècles à venir de la belle et solennelle inauguration du Collège Cévenol qui ne ressemblait en rien aux fades et conventionnelles inaugurations officielles !...

Vive le Collège Cévenol !

Cécile THEIS, Hélène TISSOT.

Discours de M. Hammel

Monsieur le Préfet,
Mesdames, Messieurs,
Mes chers Amis,

Le rôle d'un Président est souvent ardu. Lorsqu'il s'agit d'ouvrir un Cornice Agricole ou de couronner une rosière, on a à sa disposition un certain nombre de banalités qu'on peut faire ronfler à son gré, et, si le discours n'est pas trop long, tout le monde s'en contente. Mais, quand il s'agit d'inaugurer les nouveaux bâtiments du Collège Cévenol, c'est une autre affaire. Il faut faire de l'Histoire et n'oublier personne, et, en faisant de l'Histoire, essayer de ne pas trahir la vérité.

Peut-être qu'un poète s'en tirerait mieux. Il commencerait par chanter la douceur du

plateau où vous êtes, la fraîcheur et la saugerie des gorges du Lignon, la beauté de ses lumières, les pentes propices au ski s'il aime le sport, les truites et les écrevisses du pays, s'il est gourmand, ou les souvenirs huguenots s'il aime l'Histoire. Et puis, là-dessus, il bâtirait un Collège idéal, avec des élèves modèles, et un corps professoral... nec plus ultra : celui que vous avez.

Nous tâcherons de faire mieux la prochaine fois. Aujourd'hui, je voudrais essayer de remplir modestement mon rôle de Président, en retraçant l'histoire du développement du Collège au cours de ces dernières années et vous montrer quel rôle capital l'aide d'amis fidèles, la plupart lointains, a apporté à tous ceux qui bénéficient aujourd'hui de cette réalisation si originale et si intéressante qu'est le Collège Cévenol.

Il est né d'une pensée d'amour et de toute une série d'actes de foi. D'une pensée d'amour pour les enfants de ce plateau qui a mis au cœur de M. Trocmé de les voir dotés d'un collège, collège qui serait également accessible aux enfants de pasteurs de la région et aux enfants délicats des villes. Pensée d'amour et acte de foi, car tous les techniciens déconseillaient la tentative. Pensée d'amour et acte de foi de M. et Mme Theis quand ils ont quitté leur paroisse de Vézenobres pour commencer en 1938 un cours de langues vivantes et mortes, secondés dans leur effort par M. Darcissac, le si compréhensif directeur du cours complémentaire du Chambon.

Bien vite, d'ailleurs, l'acte de foi et d'amour était contagieux. A côté de M. et Mme Theis et de M. et Mme Trocmé, voici que deux professeurs du Collège Lucie-Berger, Mlle Pont et Mlle Grétilat, venaient s'adjoindre au Collège dès l'été 1939. Le Collège était né. Dieu fixait son destin et sa route. Il faudrait nommer tous les membres du corps professoral qui, par leur labeur, leur conscience, et aussi leurs actes de foi, je le répète, ont aidé, jour après jour, à sa marche et à son développement. Ils ne m'en voudront pas de les nommer en bloc, mais ils sont nombreux ici qui vous nomment dans leur cœur, maîtres dévoués et aimés. N'oublions cependant pas un homme toujours sur la brèche, et qui réalise, par son labeur acharné la matérialisation et l'éclosion des miracles d'agrandissement dont nous allons bientôt parler. J'ai dit : M. Le Vu. Et, à côté de lui, je salue tous les dévouements silencieux qui font que les rouges annexes marchent aussi par des actes de foi, du secrétariat aux dortoirs et pensions, sans oublier l'économat, la cuisine et le service.

Vinet a dit, dans sa Théologie Pastorale, je crois : « Beaucoup de petites choses ont eu de grands commencements, mais toutes les grandes ont commencé petitement ». Le Collège est du nombre de ces secondes.

Pendant l'occupation allemande, le Collège avait connu un développement dû aux événements. Il fallait fuir les villes, les surveillances policières, les rationnements de famine, les persécutions raciales, le travail obligatoire, et des établissements comme celui-ci ont vu se gonfler leurs effectifs. Pourquoi, à la Libération, le Collège n'a-t-il pas connu la « déflation » ?

Parce que les actes de foi ont continué. Parce qu'il y a quelques hommes qui ont cru à sa mission humaine, chrétienne et protestante, et que des amis les ont aidés. Des amis

français d'abord, mais de la première heure, qui n'ont pas craint l'aventure d'investir des fonds pour soutenir l'œuvre naissante. Des amis suisses, aussi, qui ont manifesté leur intérêt dès la naissance du Collège.

Et notre reconnaissance grandit d'année en année en pensant à ces amis qui ont entouré et protégé la semence.

Mais voici un fait nouveau ! C'est donc aujourd'hui une inauguration. L'inauguration des nouveaux bâtiments du Collège Cévenol, et cela signifie quelque chose de précis : l'Aide Américaine !

J'entends bien murmurer contre cette politique que certains vouent aux gémonies aujourd'hui. A les entendre, tous les bienfaits qui nous viennent d'outre-Atlantique ne sont que calculs de chasseur pour mieux engluier l'oiseau. Vous croyez ? Eh bien, écoutez plutôt comment tout cela est né. Tout cela, c'est-à-dire Chomier, Luquet, avec les aménagements récents dus aux camps de travail et aux efforts persévérants de votre Directeur et du Comité. Ça a commencé par une pensée de fraternité chrétienne où il n'était pas question de collège.

Un jeune théologien américain, apprenant en 1940 la débâcle de la France, s'est senti appelé à traverser l'Atlantique pour venir chez nous, en France dite libre, où il y aurait certainement beaucoup à aider. Et comme il y avait certainement beaucoup à aider, M. Tracy Strong, que j'ai connu et reçu chez moi à Compiègne, en septembre et octobre 1944, quand il était simple soldat de l'armée américaine, s'est efforcé d'aider les étudiants, puisqu'il était étudiant lui-même. En 1941, grâce à l'aide du Fonds Européen de Secours aux Etudiants, il vint au Chambon, ayant rencontré le pasteur Trocmé à Pomeyrol, pour fonder une maison d'accueil pour les anciens étudiants internés des camps de Gours et de Rivesaltes.

C'est ainsi qu'est né le travail de la Maison des Roches, que la Gestapo devait interrompre si tragiquement deux ans et demi plus tard. C'était le moment où le Collège lui-même était devenu cosmopolite par son recrutement. Il comptait plus d'une cinquantaine d'élèves étrangers vivant dans les maisons d'accueil ouvertes par le Secours Suisse, le Secours Quaker, la C.I.M.A.D.E. et le Mouvement de la Réconciliation. Ces maisons s'étaient ouvertes au Chambon, toujours sur l'instigation ou à l'appel du pasteur Trocmé.

Peut-on venir au Chambon sans s'intéresser au Collège ? Venant souvent donc pour ac-

cueillir les arrivants des camps que nous avons mentionnés, M. Tracy Strong noue d'étroites relations avec celui que vous appelez, dans votre affection taquine, « Notre Père Theis ». Notre ami m'a dit que l'Eglise Congrégationaliste d'Amérique avait l'intention de faire quelque chose d'original en France, et que le Collège Cévenol avec ses méthodes de liberté, de self-government, avec son idéal de réconciliation chrétienne, semblait une réalisation à encourager. Il a écrit en Amérique.

Mais tout a sombré en 1942, le jour funeste où les blindés de Hitler ont envahi et submergé la partie restée libre de la France. D'ailleurs, que pouvait-on espérer de l'incertitude du moment ? Le pasteur Theis et le pasteur Trocmé avaient goûté à l'internement administratif. Ils étaient revenus, mais pour combien de temps ? Et puis, il y avait le maquis qui s'organisait, les Juifs à cacher, et l'avenir n'apparaissait plus que sous l'aspect impérieux d'une libération. De la Libération. Après, on verrait bien.

Si vous croyez cela, vous ne connaissez pas votre Directeur. Peu avant cette heure magnifique qui a rendu sa vie à la France, M. Theis retrouvait M. Tracy Strong à Genève, après des péripéties qu'il vous racontera peut-être un jour. Alors la correspondance reprenait avec l'Amérique, et, chose plus importante, un double voyage s'organisait.

C'est que le Collège traversait une crise. Non pas la crise de professeurs qu'ont connue tous les établissements qui avaient recueilli des universitaires israéliques et les avaient vu partir dès la Libération, non pas non plus tellement une crise d'effectifs, mais une crise de locaux. La villa des Genêts, qui était le bâtiment principal où se donnaient les cours, devait être remise au Diaconat. Bâtir eut été la solution, mais on trouvait peu d'aide en France et en Suisse, et, par surcroît, on ne bâtissait plus comme on le voulait. Il fallait aviser.

Grâce à la correspondance américaine, une voix s'ouvrait. Grâce peut-être aussi à la fringale qu'avait un papa d'aller embrasser un certain nombre de filles aimées qui avaient grandi au loin, ce qui mit à l'organisation de son voyage une hâte de bon aloi dont le Collège devait bénéficier. Et M. Theis partit : il partit vers ces amis congrégationalistes avec lesquels M. Tracy Strong l'avait mis en relation et il commença à parler du Collège.

Ce n'est pas commode, ce genre de travail. On frappe à beaucoup de portes, on parle à

beaucoup de gens, on montre des photographies, des statistiques, des projets, des prospectus. On cherche à être éloquent, convaincant, mais si Dieu n'est pas là derrière pour féconder le travail, on peut toujours parler. Le psalmiste l'avait déjà dit : Si l'Eternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain. Dieu veillait.

Il y avait à ce moment un homme, un pasteur de l'Eglise Congrégationaliste qui avait été mis à part pour faire un travail en Europe ; mais il ne savait pas encore s'il irait en Tchécoslovaquie ou en Finlande, plutôt qu'en France. Il avait même commencé à apprendre le suédois pour travailler dans le Nord. M. Theis le persuada que le Chambon était le sillon que Dieu ouvrait pour lui. Cet homme, vous le connaissez bien, et surtout, vous l'aimez bien. Il est parmi vous. C'est Schomer.

Schomer se décida à venir travailler au Collège, tandis que M. Theis rentrait en France, cédant la place à M. Trocmé. Et ce fut M. Trocmé qui reprit la tâche de faire connaître les ambitieux projets du Chambonnais. Il vous dira si la foi qu'il mit à accomplir cette tâche ne connaît pas fatigues et désillusions. Que voulez-vous faire, quand on vous reçoit aimablement, qu'on vous écoute patiemment, et qu'on remet à plus tard l'occasion de vous donner l'aide urgente, nécessaire ? Il faut porter la chose devant Dieu, lui demander d'ouvrir les portes et les cœurs, et de susciter l'ami qui prendra à son tour le lourd fardeau sans se décourager.

L'œuvre à faire dans la France de 1945 est immense. Il y a une reconstruction de son habitat, mais aussi une reconstruction de son standing de vie, et plus encore, une reconstruction morale sur la base chrétienne et plus spécifiquement protestante, à entreprendre. Je pense que M. Theis et M. Trocmé ont du redire la parole de l'Eternel : Qui enverrons-nous ? Et qui marchera pour nous ?

Et aux environs de Noël 1945, Dieu a répondu.

Avez-vous vu, dans l'Ancien Testament, les récits des rencontres de Moïse avec Dieu ? Il y a une phrase du vieux texte, que j'ai toujours présente à l'esprit, car, dans sa rudesse, elle montre les voies de Dieu ici-bas. Ce texte dit : « Tu ne pourras pas me voir face à face (c'est Dieu qui parle à Moïse), car on ne peut voir Dieu que par derrière ». Quand j'avais 15 ou 16 ans, ce texte me choquait. Persuadé de la réalité spirituelle de Dieu, j'en voulais au vieux scribe hébreu de réduire Dieu à une silhouette qu'on ne voit que « par derrière ».

Mais ensuite, j'ai mieux compris. Nous nous attendons toujours à l'exaucement magique de notre désir comme nous l'avons dicté et nous oublions de regarder le point où Dieu agit. Si bien que nous ne le voyons que lorsqu'il est passé, par derrière. Fosdick disait à peu près la même chose sur l'exaucement des prières : une femme demandait à Dieu la patience. Et Dieu... lui envoya une cuisinière à dresser.

Eh bien, M. Trocmé remandait à Dieu de l'aide pour le Collège, et Dieu lui envoya M. Sangree.

M. Trocmé crut d'abord qu'il recrutait un nouveau professeur, alors que c'était un homme, un ami qui s'occuperait désormais de la campagne pour le Collège aux Etats-Unis.

Mes amis, pensez-vous à ce qu'a dû être le Noël de M. Trocmé ? Il put rentrer vers vous avec la certitude que le travail entrepris là-bas n'était pas vain.

Et c'est alors que commencent les réalisations. Dès Pâques 1946, M. et Mme Sangree s'étaient déjà mis en campagne. Parce qu'une loi américaine interdit l'exportation de bâtiments préfabriqués, M. Howell part pour la Suède afin de réaliser le programme de construction prévu. Il passe là-bas de Pâques à août, M. Theis doit aller à Stockholm pour préciser les détails et passer la commande. Le premier camp de construction 1946 s'ébauche. Juillet et août se passent en terrassements. Septembre voit le montage de la Maison Directoriale, de la Tagheia, de la Caïna et d'une troisième maison à destination primitive de réfectoire. Le tout à Chomier.

C'est pendant cet été 1946 que M. et Mme Sangree viennent au Chambon et aussi le docteur Bush, délégué presbytérien à Genève, qui les avait précédés de peu. La visite du docteur Bush vaut au Collège un don très important pour l'équipement des salles de classe. La visite de M. et Mme Sangree devait avoir un effet encore plus important. C'est M. Sangree qui a repéré Luquet. Il s'est dit qu'avec le don du docteur Bush et une somme d'égale valeur à trouver, on pourrait acquérir ce bâtiment sympathique. Le 15 août 1946, Luquet était acheté. M. et Mme Sangree ont emprunté pour vous doter de cette maison que vous aimez, et pour l'aménager.

Et comme, au 1^{er} octobre, les habitants étaient partis, le Collège pouvait s'y installer.

Vous croyez que c'est tout ? Alors vous ne vous doutez pas des mauvaises nuits que pas-

sait encore votre Directeur, et M. Le Vu avec lui. A la fin de 1946, le Collège avait sans doute Chomier avec ses quatre maisons suédoises en cours d'achèvement. Il avait aussi Luquet, quasiment inutilisable, et puis... il avait des dettes. Il devait à l'Association Protestante Internationale de Prêts une grosse somme. Il devait à des amis français une autre grosse somme prêtée à court terme, qu'on avait cru pouvoir rembourser vite, et qu'on ne pouvait pas encore régler. Il devait une grosse dette envers les Américains qui avaient avancé pour l'achat de Luquet. Et il devait enfin procéder aux réparations et aménagements. Mais Dieu veillait.

D'abord, M. Sangree annonce et reçoit de gros dons, d'abord pour le remboursement des dettes américaines, puis pour l'achat de deux nouvelles maisons préfabriquées et pour l'équipement de Luquet. Ensuite, le camp de construction de 1947 passe entièrement à la charge du Secours Congrégationaliste et comporte l'aménagement de la cuisine et du réfectoire de Luquet, qui restent au Collège.

Ensuite encore un nouveau don très important des organisations congrégationalistes, destiné à créer des bourses pour futurs théologiens, enfants de pasteurs et enfants victimes de la guerre, avec l'assurance donnée par M. et Mme Sangree de la continuation de ce don.

Enfin, et vous me direz si vous pouvez expliquer cette délivrance autrement que par une intervention divine, alors que tout cela se montait et que, dans la tête de M. Theis se heurtait toujours le problème des dettes, une visite à Genève au docteur Bush en mars devait rapporter au Collège en juillet, un don qui annule toutes les dettes suisses et françaises, auquel don s'ajoutait, de la part de généreux amis français, de substantielles remises de créance et d'autres dons anonymes également très importants pour la création de la bibliothèque, le relèvement du traitement des professeurs, et les bourses.

N'est-ce pas un conte de fée ? Non. C'est une histoire nouvelle des bénédictions que Dieu répanl sur ceux qui s'attendent à Lui. Si vous avez lu l'histoire de George Muller, cela ne vous surprendra pas.

L'été 1947 fut joyeux. Dès le mois de mai, arrivaient M. et Mme Sangree. En juin, M. Howell vient organiser le camp qui, cette année, ne fut pas une improvisation. En juillet, c'est M. Cameron. Ray Pitsker préside au montage des deux nouvelles maisons. Les marteaux, les scies, les pinceaux ont marché

bon train, cet été. On ne reconnaît plus Chomier. On ne reconnaît plus Luquet. Nous y sommes, mes amis. A tous ceux qui ont conçu, voulu, réalisé tout cela dans une pensée d'amour, battez un ban d'honneur. Ils l'ont mérité.

Mais ce n'est pas fini. D'abord, M. et Mme Sangree qui sont rentrés en Amérique dès septembre, après un repos mérité, reprennent leur campagne. Ensuite, les quelques quatre-vingt amis américains qui ont passé l'été au Chambon, rentrés eux aussi, parlent du Collège à leur tour. Et cela promet, pour les années qui viennent, beaucoup de mouvements heureux.

Mais ce n'est pas seulement cela que j'envie, quand je dis que ça n'est pas fini. Je veux penser d'abord à cette aide américaine si joyeuse, si généreuse, si désintéressée. Leur condition, c'est d'aider de futurs théologiens, des enfants de pasteurs, et des enfants victimes de la guerre, le relèvement moral de la jeunesse dans les pays qui ont souffert et le rapprochement international, en faisant du Collège en temps de paix ce qu'il était en temps de guerre, un centre d'accueil pour les jeunes de différents pays. (Voyez quelle sombre politique.) Elle est la traduction de la pensée d'amour que tout chrétien a dans le cœur. Elle procède de cette parole de l'Evangile : Vous n'avez qu'un seul Père et vous êtes tous frères. Et c'est au nom

de Jésus-Christ que vous voyez renaître sous vos yeux, sur cette terre de France douloureuse et si chère, des outils, des moyens de travail pour la formation des jeunes.

Je m'adresse plus spécialement aux élèves. Qu'allez-vous en faire, chers jeunes amis ? Il y a, en ce moment, deux grands courants qui se partagent le monde. Deux courants généreux à l'origine, mais qui diaboliquement s'opposent. Il y a le grand mouvement de ceux qui veulent promouvoir et réaliser la justice ici-bas, et, en premier lieu, la justice sociale ; ceux qui, très justement, dénie à l'homme la possibilité de s'épanouir et de mettre en valeur les dons de sa personnalité, si quelque contrainte injuste limite ou déforme son être intérieur, social ou physique. Il y a d'autre part, le mouvement de ceux qui sont persuadés que l'homme ne peut trouver son vrai climat que dans une atmosphère libre, respectueuse sans doute de la liberté des autres, mais requérant pour l'individu ce maximum de liberté compatible avec la vie en société. Ces deux tendances généreuses, loin de s'unir, s'affrontent, se heurtent. Les premiers disent : organisons la justice, au besoin par la force. Et les seconds : défendons la liberté menacée, au besoin par la force. Le durcissement de ces points de vue accuse le manque tragique d'inspiration chrétienne dans la réalisation de ces desseins. Dieu veut la justice, Dieu veut la liberté ; mais, au-dessus, Dieu veut l'amour.

Discours de M. Trocmé

J'ai lu, il y a quelques jours, sous la plume d'un inconnu, la phrase suivante : « L'amour est-il seulement un palliatif, n'est-il pas une nouvelle création ? » Jusqu'ici, les chrétiens, les églises et les pasteurs ont défini leur rôle comme celui d'un amour palliatif ; il s'agissait de consoler les souffrances de l'humanité et de venir en aide par des œuvres de charité, aux victimes de l'existence terrestre.

Mais aujourd'hui, il ne s'agit plus seulement de secourir et de réparer. Ici la France, l'Europe, la civilisation occidentale se meuvent faute d'imagination, de foi, d'esprit inventif. Les hommes attendent une nouvelle création. L'amour chrétien sera-t-il à l'origine de cette nouvelle création ? Tout le problème est là.

J'ai dans les mains une lettre de notre cher grand ami Charles Schmidt, où il rappelle comment naquit le rêve constructeur du Collège Cevenol que nous inaugurons aujourd'hui. C'était ici même, derrière la ferme de Luquet que les Schmidt avaient louée pour l'été en 1936, autour d'une tasse de thé que nous partagions avec M. et Mme Schmidt, M. et Mme Guillon, M. et Mme Liquier, que nous échangeâmes nos rêves et nos espérances. A l'époque il n'y avait rien : ni hommes, ni argent, ni élèves, ni bâtiments. Un pédagogue connu dont nous avions demandé l'avis, avait répondu en un mot que le projet était absurde et non viable. Le collège apparaissait aussi irréel qu'un enfant avant sa naissance.

Il fallut l'acte de foi de M. Theis qui accepta, en 1938, de courir le risque de venir au Chambon comme pasteur à demi-traitement — le reste du traitement, c'étaient les parents des élèves qui étaient sensés le trouver entre eux. Il fallut l'esprit compréhensif de M. Darcissac, directeur du Cours complémentaire, qui assura l'enseignement des Sciences dans son école ; il fallut le dévouement de trois professeurs de langues, travaillant gratuitement, pour que dix-huit garçons et filles aient suffisamment confiance pour s'inscrire comme élèves de l'école naissante. En 1939, Mmes Pont et Grétilat venaient rejoindre la petite équipe de professeurs. Le premier cours de vacances comptait quarante élèves. La guerre, hélas ! contribua à lancer

le Collège en faisant affluer au Chambon des centaines de réfugiés.

Pourquoi le Collège a-t-il réussi ? Pourquoi attire-t-il aujourd'hui des centaines d'enfants venus de tous les coins de France et d'au delà de nos frontières ? Pourquoi a-t-il suscité l'intérêt de nos amis américains, mis en branle l'imagination de gens aussi admirablement dévoués à sa cause que nos chers amis Carl et Florence Sangree et aussi que Joe Howel, et de tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici. C'est, croyons-nous, parce qu'il correspondait à un besoin, un besoin ressenti par notre monde européen, besoin que nous allons essayer de définir maintenant en quelques mots.

Nous désirons pour nos enfants une éducation animée d'un idéal large et précis.

Large, ce qui ne signifie pas neutre, car la neutralité, sous couvert de tolérance, renonce souvent à tout enseignement positif. *Large*, c'est-à-dire embrassant tous les hommes, avec générosité et amour.

Précis, c'est-à-dire un idéal donnant aux jeunes une forme pour leur pensée, une carcasse solide pour leur action, sans que pour cela la précision de pensée les pousse au sectarisme, à l'étroitesse d'esprit, aux préjugés.

Cette union de la largeur et de la précision, nous voyons qu'elle a été réalisée dans le passé par le protestantisme évangélique et que la défense de cet esprit constitue encore sa mission historique.

La précision, comment la trouverons-nous incarnée au Chambon-sur-Lignon ? Dans une paroisse protestante, vivante, nombreuse, dans une église villageoise, où l'Evangile de Jésus-Christ est annoncé, où les devoirs de la vie sont clairement enseignés aux jeunes et pratiqués : pureté, travail, véracité, fraternité chrétienne.

La largeur, comment la conserverons-nous ? En construisant le Collège sur les solides fondements d'une paroisse huguenote, comme une maison aux fenêtres largement ouvertes, à caractère laïque accessible à tous élèves de toutes les classes sociales, prodiguant l'entraide, recevant des professeurs et des jeunes

de toutes races et de toutes nations, dont aucun n'est contraint d'appartenir à l'Eglise Réformée, mais dont chacun est invité à y entrer librement, comme volontaire, s'il le veut.

Ainsi, le Collège Cévenol n'est pas une école confessionnelle, ce n'est pas l'Eglise dans l'école, mais l'école dans l'église, l'école dans l'église locale et dans l'église oecuménique, l'école faisant partie d'une collectivité plus large à laquelle elle apporte la richesse de sa présence et de sa collaboration côte à côte avec des paysans, des ouvriers, des commerçants, avec une coopérative de consommation, une association familiale, une maison de repos, un diaconat.

C'est bel et bien dans les locaux de l'église que l'école est née : dans la salle derrière le temple, dite « salle annexe » où les premiers élèves arrivèrent chacun avec un banc et une table qu'ils avaient payés cent francs. De là, au fur et à mesure des besoins créés par des développements nouveaux, le Collège Cévenol gagne successivement trois autres salles à caractère plus ou moins religieux : la salle de la Fraternité, les Genêts, la salle Eyraud. Il se répandit ensuite dans tout le village, envahissant l'Hôtel Sagnes, déteignant sur le Colombier et le Clos Gentil, escaladant la colline jusqu'aux Heures Claires pour s'emparer enfin de Chomier et de Luquet où il se trouve aujourd'hui chez lui. Au cours de cette marche hésitante, l'école, pendant les années troubles de la guerre, définit peu à peu son esprit, non pas d'une manière abstraite encore une fois, mais pour faire face aux tentations morales qui venaient l'assaillir. En terminant, je voudrais vous demander de confiance de dire avec moi les trois « non » et les trois « oui » du Collège. C'est une question de confiance que je vous pose. Je ne vous dis pas en quoi consistent ces trois « non » et ces trois « oui ». Criez-les d'abord avec moi et je vous les expliquerai ensuite. Etes-vous prêts ?

NON ! NON ! NON !

OUI ! OUI ! OUI !

Et voici maintenant l'explication. Premier non : non à l'esprit de lucre et de profit. Le

Collège n'est pas un collège pour riches, il est une œuvre qui veut par la multiplication des bourses se mettre à la disposition des jeunes de toutes classes.

Deuxième non : non au racisme et à la haine. Pendant la guerre, le Collège a ouvertement protégé les persécutés. Après la guerre, il a ouvertement refusé de se joindre aux cris de vengeance s'élevant partout. Il continuera toujours ce combat contre le nationalisme et la colère. C'est l'une de ses missions essentielles.

Troisième non : non à la violence et au mensonge. Nous avons combattu avec les armes de l'esprit qui sont amour et vérité, et ne voulons pas nous laisser gagner par un autre esprit que celui-là. Le Collège veut être un instrument de réconciliation et de paix entre les hommes. C'est là ses doctrines et sa raison d'être.

Et maintenant passons aux trois oui :

Premier oui : oui à Jésus-Christ dont nous voulons suivre les enseignements, de qui nous sommes les disciples, dans la force rédemptrice duquel nous croyons de toute notre âme pour en avoir expérimenté la puissance dans nos vies. C'est grâce à lui que cette institution existe et par Lui qu'elle subsistera.

Deuxième oui : oui au travail, car le Collège, malgré la beauté de son cadre et la gaieté de ses habitudes n'est pas un camp de vacances. Il est dirigé par des professeurs consciencieux qui enseignent à leurs élèves l'amour de l'œuvre bien faite. On prépare sérieusement le bachelier au Collège ; les résultats en sont la preuve.

Troisième oui : oui à l'église oecuménique où se trouvent rassemblés des hommes de toute langue et de toute race autour de Jésus-Christ, et, à travers l'Eglise ; oui à l'humanité tout entière dans l'esprit même de Jésus-Christ. Oui à toutes ses souffrances dont nous voulons nous rendre solidaires ; oui à toutes ses espérances que nous voulons attendre ; oui à toutes ses recherches auxquelles nous voulons prendre part nous aussi, à cause même de notre maître Jésus-Christ.

OFFRANDE D'UN ABSENT

*Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Il manque, hélas, mon cœur pour parfaire ce don.
Voyageur inlassable, il bat dans un wagon
En chemin vers la ville et les collines blanches.*

*Loin de vous malgré moi, et de corps seulement,
Elèves, professeurs, je pense à vous souvent.*

*Ce profil montueux qui cerne l'horizon,
Où demeure la neige une longue saison,
Le charme plus voisin des colchiques des prés,
La joie de jeunes vies ensemble préparées,
Et d'un esprit loyal d'amitié dans l'effort,
Garçons, filles, sachez en jouir pleinement,
Et vous serez armés pour la vie et la mort.*

H. FRIEDEL.

Interview-Express

Un de ceux qui avaient été chargés de décorer la salle :

Nous nous sommes cassés, mais cela n'a pas été pour rien, et pour nous c'est l'essentiel. D'ailleurs, je crois que l'on a été satisfait de notre travail.

La garniture de feuillage nous a très peu donné de travail, mais ce qui a donné le plus de boulot à mes camarades et moi-même, c'a été de placer les bâches, poids considérable à monter sur les poutres. Une fois là-haut, il a fallu faire de l'acrobatie pour les accrocher, afin que surtout elles ne tombent pas.

L'autre « os » a été l'estrade, quoique relativement beaucoup plus facile à monter. J'avais une seule peur, c'est qu'elle s'écrase sous le poids doublement respectable qu'elle supportait, car... elle n'était soutenue que par des petites caisses d'allure bien fragile, heureusement « made in U.S.A. »

Un ancien élève :

Quelle évolution ! Qui aurait cru lorsque nous vivions enfumés et gelés tant à la salle Eyraud qu'à l'Hôtel Sagnes, que le Collège prendrait une si grande extension. Sympa !

Mais maintenant n'est-ce pas un peu loin du Chambon, surtout l'hiver quand ça burle ? Et frottant mélancoliquement la boue de son pied crotté, il me dit : « Aujourd'hui, il faudrait se déchausser »...

Le plombier du Collège :

Je suis sourd, mais j'ai tout de même compris qu'il y avait pas mal de brouhaha dans la salle. Malheureusement, j'étais trop petit pour tout voir et aussi un peu serré...

Les cuisiniers :

Oui, c'est bien beau votre inauguration, mais il nous a fallu préparer du cacao toute l'après-midi.

Et le plongeur perdu dans sa vaisselle me maugréait : « Et moi j' me tape une plonge de rab ! »

Les électriciens :

Quel boulot il nous a fallu faire ces deux derniers jours pour pouvoir achever à temps. Et celui qui était à califourchon sur une poutre me dit : « Dans l'histoire, c'est mon fond de pantalon qui a été inauguré !... »

La receveuse des Postes :

Bonne occasion pour travailler ! Pas moins de 800 convocations à expédier aux quatre coins de France. J'ai passé une excellente après-midi, dans une atmosphère jeune et gaie, parfois bruyante, et j'ai appris de façon claire les tâches que le collège se propose de remplir.

Mais, hélas, quel temps et quel brouillard ! En montant à Lucquet, je m'étais perdue, j'allais me décider à retourner au Chambon, lorsqu'un brave collègien me rencontra. Je lui exposais ma peine... et, il me conduisit à Lucquet.

Un autre ancien, aujourd'hui militaire :

En me voyant : « Tiens, encore un des vieux de la vieille ; aujourd'hui, on se retrouve tous ! » (Cordiale poignée de mains.) Et, comme c'était un sportif : « Beau stade, n'est-ce pas ! »

Un élève de sixième — matérialiste précoce :

Pas spécialement marrant votre inauguration, et moi je m'y suis même plutôt embêté. Heureusement que pour nous dédommager, nous avons eu des gâteaux et du cacao.

A part le goûter ça ne valait pas le dérangement ! — Heureusement alors qu'il y en avait un.

Recueillis par « Panam-Presse. »

Le Départ en vacances de Noël

Neige ! Neige ! Enfin neige tant désirée...
Oui ! mais...

— Oh ! Les gens de Valence, comment qu'vous partez ?

— J'sais pas, et toi ?

— Il parait qu'il y a un train spécial à 1 h. 30 qui nous amènera à Saint-Agrève, et là, nous pourrions prendre notre car.

— Au poil ! A tout à l'heure.

Arrive en courant un messenger...

— Pas si vite. Le C.F.D. ne marche pas dans la combine. Il faut partir à 11 h. 20.

— Hein ! Ben, il faut se grouiller !

En effet, il est 10 heures. A midi et demi, 180 élèves s'entassent dans un fourgon et un wagon et v'là le départ... « Tiens, tiens, voilà la quille » et le charivari l'accompagnant. Mais la loco est poussive et bientôt nous nous arrêtons ; plus moyen de bouger. Quelques « pressés » partent à pied.

En attendant du secours, chacun cherche un peu de chaleur où il la trouve, jusque dans le chasse-neige (on est plus près de la chaudière).

Les mécaniciens tentent une dernière fois et voilà le train qui part à reculons, file, file et déraile.

Passons sous silence « l'engueulade » que passa le chef de train au mécanicien.

Peu à peu nous nous replions dans une grande cuisine. Mais toujours rien...

Le traineau sur lequel nous comptions n'est pas libre. Des gosses piaillent.

Quelques nouveaux départs à pied, sac au dos et valise à la main.

Mais le courage est de peu de durée (la tragique histoire de Guillaume).

Enfin, deux d'entre nous se rendent à St-Agrève voir ce qui se passe. Mais le C.F.D. se refuse à faire quoi que ce soit. A 6 heures,

d'ailleurs, que faire... La situation est critique... Un camionneur refuse de bouger. Enfin, l'ingénieur des Ponts et Chaussées se laisse attendrir par « le grand péril où se trouvent 50 enfants de moins de dix ans et des jeunes filles (pensez donc, une s'est évacuée) » Et les deux gros chasse-neige se mettent en route. Quel froid ! ! ! Sans arrêt, nos deux lascars tapent du pied sur la plateforme.

— En avant ! Ensemble ! Tonnerre ! Non ! Pierrot, recule. Allez, René mon petit, méts-y un grand coup ! Amarre le câble, etc...

Pendant quatre heures, la lutte est acharnée. Malgré le litre de gnôle, on ne part pas. Il faut revenir. A la gare nous trouvons enfin un type compréhensif : l'ingénieur du train de secours. Pendant ce temps les voyageurs s'impatientent ; des chants, des histoires, le temps passe. La dernière sort ses provisions. Pas lourd à manger ! Puis on s'installe dans la grange à neuf heures. Branle-bas de combat ! M. Rignol est là avec le Chevrolet. Deux voyages avec les plus fatigués et les bagages de ceux qui partent à pied... pour le Chambon cette fois. Retour au bercail... Mais plus d'essence pour les autres qui passent plutôt froidement la nuit.

Donc en voici une dizaine qui restent à la ferme, pour passer la nuit. Mais quelle nuit ! à grelotter et à claquer des dents, malgré les multiples bottes de foin qui recouvraient ces malheureux, perdus dans la neige. Cette douce nuit fut interrompue par des pleurs et des grincements de dents... Tout le monde sort de son lit pour en savoir la cause : désappointement, ce n'était que « binoclard » qui cherchait un verre de lunette, perdu dans le noir au milieu de la paille. Le pauvre ! personne n'ose lui enlever ses illusions. Mais, perdant tout espoir, il comprend qu'il ferait mieux de « roupiller ».

Le lendemain arrive. Va-t-il réaliser tous nos espoirs ? Tous ces infortunés en doutent, et ne se trompent pas. Malgré les encouragements de deux gars « gonflés » et de l'ingénieur, à midi, il fallut se rendre à l'évidence : on était définitivement bloqués, et pour un temps illimité. C'est pourquoi, la moitié des

gens prirent leur courage à deux mains et aussi leurs valises... et attaquèrent 7 km. au bout desquels était la liberté... et la « quille ».

A huit heures, montés dans le fourgon de secours, quelques vaillants essayèrent de joindre le lieu du déraillement. La machine sans chasse-neige fonce, telle un bolide, dans les congères : de temps en temps, les pelles sont mises en action. Mais, de nouveau, arrêt : marche avant, arrière ; il faut dégeler les rails ; avant, arrière et hop ! voilà la machine qui se trompe de chemin... et de deux ; à la ferme, la nouvelle est accueillie par une bonne humeur — peut-être un peu forcée... Enfin, l'ingénieur nous promet à manger et, bientôt, nous sommes attablés dans le petit restaurant des Tavas. Et les heu-

res passent. Les coups de téléphone se succèdent.

M. Maury rencontre partout une indifférence amorphe.

Pour finir, les Ponts et Chaussées qui se dérangent pour nous, arrivent à sept heures et demie. Ils poussent une pointe jusqu'au Chambon pour prendre quelques rescapés et des valises qui étaient allées s'y promener... et, notre aventure se termina bourgeoisement dans un hôtel où nous passâmes une agréable nuit avant de repartir le lendemain sur Valence, où nous devînmes des jeunes filles... faute de fric.

Etienne KELLER.

Dimanche de Service 8 Février 1948

Dimanche 8 février, journée qui restera inoubliable pour beaucoup d'entre nous, les jeunes du Chambon.

Toutes les paroisses du plateau nous ont vu arriver, le cœur joyeux, le sourire aux lèvres. Par groupes de six ou sept, nous sommes partis, partis comme des éclaireurs chargés de mission, mais d'une mission sacrée : celle de Dieu.

Le plan formé par une quinzaine de jeunes fut rapidement sur pied. Le but était simple : mettre les gens au courant des nombreuses difficultés actuelles de la Société des

Missions et les placer devant leurs responsabilités de chrétiens.

Dire que cette journée fut une réussite, ce serait peut-être s'enorgueillir un peu, et cela en dépit du chaleureux accueil qui nous fut partout réservé, mais il y a un commencement à tout... Courage, jeunes, Dieu est avec nous ; le 8 février n'est qu'un début, et il y a encore bien des dimanches devant nous ; ne désertons pas la mission que Dieu nous a confiée, bien au contraire, soyons de plus en plus nombreux à recevoir Ses consignes.

Roger de RAISSAC.

Mardi-Gras

Toute la matinée, il y a effervescence dans les barraques : grands et petits ont l'air affairé et sont à la recherche de telle ou telle pièce de l'habillement qui leur manque. Les professeurs ont bien du mal, — ainsi que les maîtres de pension, la veille au soir — à tenir tranquille cette agitation fébrile.

Enfin, midi sonne, sous l'énergique impulsion « zizoufenne » : c'est la vraie débandade. On ne peut rien demander sans s'entendre répliquer : laisse donc courir, on a d'autres chats à fouetter ; et... dire qu'il me manque encore des bottes ; où donc les trouver ? Enfin, chacun rentre précipitamment chez soi pour un bref déjeuner — jamais repas ne fut plus vite enlevé — admirant la clémence de Dieu qui a retiré le voile des nuages, pour laisser paraître un jour clair et brillant : quelle chance, on pourra filmer et photographier !

Deux heures, les costumes sont enfin prêts et les groupes en mascarades se rendent au terrain de jeu. On ne s'entend plus ! et ce qu'il y a de pire, on ne se reconnaît plus.

Enfin, vêtu d'un short léger et du pull classique, Lung s'amène au pas de course ; grimpé sur un portique, il s'époumonne : « Que tous ceux qui désirent présenter un numéro... Les trois mousquetaires côtoient les pirates et les clowns ; les maharadjahs se mêlent aux fakirs et Zizou triomphant s'écrie : « Foutez-moi la paix » (qui ne reconnaîtrait sous ce gracieux accoutrement notre chère Miss Maber).

M. Tissot, lorgnon sur le nez, air compassé, habillé à queue fait de gracieuses courbettes. Miss Maber entre en scène : déchaînée et batailleuse, elle s'en prend à M. Tissot.

Puis c'est un défilé continu : un paysan et sa vieille ; les trois mousquetaires (un d'entre eux, qu'on identifie rapidement à sa démarche boiteuse, est vraiment impeccable) ; ces Dames au chapeau vert ; les Visiteurs du soir (on ne saurait assez remarquer le page qui tient la traîne) ; le maharadjah et sa cour s'inclinent respectueusement devant le jury : le docteur Hammel, M. Theis, Cigogne... et le défilé continue...

C'est à présent le tour des numéros : Keller annonce : « La Joyeuse Nichée » qui présente les enfants du monde à l'O.N.U. ».

Un Ecossais, une Italienne, un Arabe, une Hindoue, un Nègre américain, une Alsacienne, un Russe, défilent en se donnant la main et en chantant ; on peut lire les mots suivants : O N U paix ; idée bonne, réalisation médiocre.

Un voyageur et son reporter entrent en scène : nous ne ferons que les mentionner de crainte d'être trop sévères. Contraste agréable, nous voici transportés au Moyen-Age : deux troubadours nous comptent une histoire des temps passés. Mais nous voici de nouveau au XX^e siècle : c'est le Doudou-Circus qui fait une entrée triomphale et nous présente ses plusieurs numéros, parmi lesquels il convient de remarquer « Finette, la femme-canon » et le lion savant (un misérable toutou effrayé). Le jury est violemment contaminé par le fou-rire général de l'assemblée. Les numéros prennent fin... mais cependant une agitation fébrile gagne le rang des spectateurs ; on entend au loin un roulement et des piétinements : le bruit enfle... et... quelle n'est pas la surprise générale lorsqu'apparaît à l'horizon un guerrier gaulois monté à cheval suivi bientôt de six autres guerriers à pied, puis d'un char traîné par deux puissants bœufs : le tout approche et l'on distingue bientôt un roi « fainéant » couché dans la litière du char.

C'est un succès complet, et on oublie momentanément les « Zizou », vrais ou faux, pour aller voir de plus près ces guerriers d'une autre époque.

A présent, le cortège se reforme, groupes après groupes, pour descendre au Chambon, et c'est en devisant agréablement qu'on redescend jusqu'au « Foyer Cévenol » où se donnera la pièce des professeurs et deux ou trois numéros.

J'ai certainement oublié de mentionner certains numéros très réussis, tels que les chants des Theis ou les dandy de la Caïna ou d'autres encore. Il y en aurait des pages à remplir, et je n'ai ni place ni temps.

Il en est d'autres que je passe sous silence, tels les « Boudeurs de la Taghefa » : il vaut mieux ne pas en dire plus, de peur de blesser un certain « Cigogne »...

N. B.

La Pièce des Professeurs

Compte rendu de *La Tentation de Tati*.

Pour la première fois au Collège, les professeurs ont décidé de faire concurrence aux élèves dans le domaine de l'art dramatique. Ils ont choisi « *La Tentation de Tati* » de Jean Schlumberger, et l'ont monté, sous un voile de mystère qui ne fut levé qu'avec le rideau, le jour de Mardi-Gras.

Personne ne s'attendait à un tel spectacle. Les décors étaient simples, mais bien faits, et les costumes réussis.

Quant au jeu des acteurs, ils étaient très variés ;

Deux pays : Guaraquils et Batitongas.

Deux rois : La dignité royale et la parfaite aisance de M. Lods, « *Prince des Guaraquils* », contrastait avec la gaucherie timide du

« *Prince des Batitongas* », M. Engel éblouissant dans sa tunique écarlate.

Deux ménages : on n'avait aucune peine à reconnaître Miss Wilkinson et M. Schomer (pêcheur à la ligne « hors ligne »). Le jeu du couple Batitonga fut excellent. M. Tissot nous découvrit des talents que ses cours de physique et chimie nous avaient à peine fait soupçonner. On ne peut que louer Geneviève Hammel, un peu encombrée cependant par les boîtes de conserves qui lui servaient de parure.

Deux naïfs « jeunes premiers » : M. Hammel et Mlle Rabaud, touchants et attendrissants.

La plus grande raison du succès fut causée par la surprise du public de contempler sur la scène ces respectables professeurs en tenue de sauvages à demi civilisés, et par la découverte de talents insoupçonnés.

« Toni » MONNET.

U. F. P.

Je ne veux pas redéfinir encore notre Union Fraternelle Propingouine qui travaille depuis trois ans à garder un contact étroit avec l'Ecole Normale d'Ambavahadimitafo, à Tananarive. Notre ancien professeur Pingouin (Olivier Hatzfed pour les inhabitués), y est directeur. En deux ans nous avons envoyé 20 caisses de livres et cahiers, ce qui représente 60.000 francs d'argent ramassé. Qui a fourni cet argent ? Eh bien, ce sont les élèves, — ces pauvres élèves qui sont toujours « fauchés » ! Or, les besoins de l'école de Pingouin augmentent, et nous avons promis d'aider un des élèves à continuer ses études à Paris jusqu'au mois de juin (ce qui représente 10.000 francs par mois !) Il faut donc que les ressources de l'U.F.P. augmentent en proportion.

Il faut d'abord élèves, mes chers amis, que vous redoubiez cet effort magnifique ! Sachez accepter les sacrifices joyeusement. Il y a des classes cette année qui ne donnent rien ! C'est lamentable !

Il faut que les professeurs s'y mettent un peu aussi ! Eh quoi ! Est-ce que ce n'est pas

normal ? C'est pour cela que nous avons créé un nouveau ministère au sein du conseil des ministres U.F.P. : le ministère des Affaires Etrangères qui est chargé de ramasser l'argent chez toutes les personnes touchant au Collège et qui ne sont pas élèves. Et je sais qu'à l'heure où j'écris ces lignes, le nouveau ministre a fait des merveilles auprès des professeurs.

Il faut que vous, Anciens du Collège qui soupirez tristement après les beaux jours passés ici, vous aussi, parents d'élèves et amis du Collège, vous poussiez l'effort qui a établi des contacts étroits entre un collège international et une Ecole normale d'instituteurs à Madagascar. Ce n'est pas difficile : un mandat, une enveloppe : U.F.P., Collège Cévenol, Le Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire)... Et c'est tout. Bientôt, c'est une, deux, trois, dix, vingt, cent caisses de livres et de cahiers qui partiront pour nos amis Malgaches.

Nous attendons donc votre collaboration avec confiance. (D'ailleurs, nous ne sommes pas près de vous lâcher à ce sujet !)

Le Président du Conseil U.F.P.

Le Ski

Pendant l'été 1947, des équipes de volontaires travaillèrent à l'aménagement des pistes de descente et de saut sur la colline du Pei Broussou : un « shuss » et un « tremplin ». Ah ! Mes aïeux !...

Le mois de décembre arriva, tout était prêt (pas tout à fait cependant et notre directeur y a gagné des cheveux blancs (1)), mais la neige manquait. Enfin, elle se décida à tomber et les skieurs en profitèrent pour essayer les pistes. Bientôt, une grosse chute de neige permit l'inauguration officielle des pistes et du tremplin. Un concours plus ou moins réussi permit aux skieurs de toutes classes de s'affronter.

Mais ce n'était pas sur ces pistes que devait se dérouler toute la saison de ski. L'équipe de

ski du Stade Unioniste Chambonnais, composée de skieurs du Collège et du village même, fit d'importants déplacements. Les plus importants furent à Chalurazal où ils remportèrent une superbe coupe, à Saint-Anthème et au Mont-Dore où plusieurs des leurs se placèrent dans les premières places.

Malheureusement, cette année, le temps ne favorisa pas les enrégés du ski. La neige disparut de bonne heure ; et cette glorieuse saison fut close bien trop tôt à notre gré.

Jackie BARRAUD.

(1) Note de l'Editeur.

Le Stade Unioniste Chambonnais (S.U.C.)

On en parle au Collège, comme d'ailleurs dans tout Le Chambon, mais on ne sait pas très exactement ce qu'il est. C'est un club qui, à l'image des clubs étrangers de l'Y. M. C. A. se donne pour but la formation spirituelle, intellectuelle et sportive de la jeunesse chambonnaise en voulant faire un rapprochement entre l'élément local et l'élément étranger (j'entends par là les collégiens).

Et maintenant, sa vie. Il possède un splendide bâtiment situé aux Sauthiers. Ce bâtiment se compose de deux grandes salles, une salle de réunions dans laquelle nous trouvons deux superbes tables de ping-pong et différents jeux (dominos, échecs, cartes, poker d'as, fléchettes...) En bas, un tea-room où il y aura prochainement un billard et un foot-bille et où l'on pourra consommer pâtisserie

et boissons hygiéniques. Tout près, deux cabines de douches pour les membres.

Enfin, à gauche du bâtiment, se trouve un grand terrain qui servira de patinoire en hiver et en été de patinage à roulettes (roller-catch), de basket-ball ou de tennis. En un mot, un foyer de jeunes de toutes religions, de toutes nationalités, et des deux sexes.

Venez nous rendre une visite, faire une partie de ping-pong, ou tout du moins voir de vos propres yeux l'accueil chaleureux que vous y trouverez.

On vous attend.

Le Secrétaire du S.U.C. :
Pierre-André CELLIER.

La Vie théâtrale au deuxième Trimestre

On ne saurait penser à tout. — "Les Plaideurs"

La vie théâtrale se développe de façon très encourageante au Collège. Nous nous bornerons à parler ici des efforts du groupe des Routiers et E. A. dans le domaine de l'art dramatique.

Déjà, le groupe de l'an dernier avait monté, avec beaucoup d'efforts et un résultat très honnête, il faut le dire, la belle et difficile « Mission de Jeanne d'Arc » de Chancereel. Tous se souviendront de certaines séances d'entraînement aux chœurs parlés... simple évocation pour mémoire ! Pour nous délasser, le groupe avait également enlevé avec entrain une farce sur un thème de Molière : « La Jalousie du Barbouillé ».

Cette année, les Routiers et les E. A. ont visé encore plus haut et se sont attaqués à Musset et Racine.

Le 29 février, confortablement installés dans la superbe salle du nouveau cinéma, nous assistions à une représentation dont la deuxième partie surpassait de beaucoup la première.

Je ne m'appesantirai pas sur la critique du Musset ; je crois qu'en l'occasion le titre de la pièce aurait pu être : « On ne saurait toucher à tout » ou « Les évolutions de Dumbo sur les pétales d'une rose ».

Il en a été tout autrement des « Plaideurs » et je crois pouvoir dire que le résultat a été très encourageant. Quelques jours avant la représentation, les bruits les plus inquiétants parcouraient le Collège : personne ne savait son rôle ; les costumiers des capitales environnantes refusaient, malgré des lettres et des coups de téléphone angoissés, de fournir des habits du Grand Siècle. Dans quelle catastrophe allait-on s'engouffrer ? Le jour de la fête, les spectateurs dont les oreilles avaient été frappées par ces bruits divers, s'asseyaient dans leurs fauteuils avec une petite appréhension, quand, miracle ! ils furent mis en présence d'acteurs qui savaient parfaitement leurs rôles, de décors d'une hauteur vertigineuse qui, non seulement ne tombèrent pas sur les têtes des dits acteurs, mais ne tremblèrent même pas, et de coquets costumes modernes.

Les décors étaient très simples : les façades de deux maisons voisines : celle de Dandin et celle de Chicanneau ; la maison de Dandin était agrémentée d'un petit perron voisinant avec le soupirail réglementaire.

Les costumes auraient pu nous surprendre ; ils ne nous choquèrent pourtant pas. Faisant à mauvaise fortune bon visage, nos acteurs décidèrent qu'ils pouvaient bien nous montrer une Isabelle en courte et élégante robe bleue, un Léandre en complet et chapeau mou ; Anouilh ne nous a-t-il pas présenté une noire Antigone et une blanche Ismène en robes du soir modernes ?

Que dire du jeu et de la mise en scène ? Une critique me vient à l'esprit : le caractère trop bouffon de l'ensemble ; « comique » et « satirique » ne sont pas toujours synonymes de « bouffon » ; notre groupe semble l'avoir un peu oublié. Notre ami Kougar-l'Intime s'est révélé un excellent mime-clown, cependant, l'abondance et la rapidité de ses gestes — tous très drôles en eux-mêmes d'ailleurs — nuisait par moment à la cohérence de l'ensemble ; Cornier-Petit-Jean était fort bien campé, mais il semblait avoir négligé beaucoup la diction au profit des jeux de scène, ce qui était bien dommage.

Un personnage, parmi quelques autres, est resté dans la juste note et « dominait » la situation (surtout dans la scène du grenier, ce qui est logique d'ailleurs !), vous avez deviné que c'était Roger Dandin : une diction nette, une mimique juste ; quand il apparaît au falte du mur de sa maison et rend audience, étendant comme un corbeau grotesque ses grands bras aux larges manches noires, nous sommes tous ravis.

Christiane — Comtesse de Pimbèche — avait une verve endiablée et jouait de l'ombrelle avec une parfaite aisance ; il est regrettable qu'elle soit restée pendant toutes ses tirades dans la note aiguë, fatiguant sa voix et les oreilles du public. Etienne était un honnête Chicanneau, mais il ne devrait pas toujours chercher à se faire pardonner sa grande taille qui peut, au contraire, lui servir fort, en se penchant en avant jusqu'à

nous donner le vertige. Michelle-Isabelle et Claude-Léandre furent de charmants jeunes premiers.

Je crois que nous pouvons donner une bonne note au groupe pour la façon dont il a réglé les mouvements scéniques : pas de ces bousculades, de ces désordres si fréquents dans les scènes comiques mal préparées ; une précision, une bonne coordination entre les gestes des acteurs choses difficiles à obtenir et pourtant fort agréables pour les spectateurs. Un seul accident technique vint ajou-

ter au comique : le chien Spam-Hammel-Citron refusa d'entrer dans son panier pendant la durée de son procès, montrant par là une personnalité canine assez remarquable !

Que dire en conclusion ? Pour ne pas décourager les amateurs de Musset, souhaitons que Dumbo devienne, avec du temps et du travail, une légère libellule. Quant aux acteurs des « Plaideurs », remercions-les de nous avoir fait rire, et de bon cœur, c'est déjà un beau résultat, n'est-ce pas ?

Aux Anciens

Dans ce journal que vous trouverez bien naïf et un peu « bête » par certains côtés, nous nous sommes cependant efforcés de rassembler tout ce qui pouvait vous intéresser dans la vie du Collège ; et aussi, d'ouvrir une porte à une activité nouvelle où vous êtes appelés à prendre une grosse part. Le but de cet article et des articles qui suivent est justement d'émettre une proposition, de poser un problème ; bref, d'ouvrir cette porte.

Lors de l'inauguration du Collège, le 1^{er} novembre 1947, une idée s'est imposée à un certain nombre d'anciens et de vétérans du Collège : former un groupe d'anciens ayant une vie solide et des buts intéressants ; c'est-à-dire, se serrer plus étroitement les coudes en vue d'un rayonnement plus intense et plus efficace de l'esprit de notre collège.

Il s'agit donc de se revoir !

Je suppose que si nous avons le désir profond de retrouver de vieux camarades, la chose ne sera pas difficile à réaliser. D'ailleurs, elle n'aurait aucun sens sans cela.

Alors, quelques propositions ! Camp de construction l'été prochain. Camp de Noël où nous définirons les travaux de notre rassemblement. Réunion dans certaines villes chez un ancien, responsable, correspondant du journal, etc... Moyens de communication : le courrier et surtout le journal. Nous voulons que le *Ça File Doucement* ait plus d'intérêt parmi vous. Alors quoi ! Vous dormez donc, tous ! Il suffit que vous ayez quitté Le Chambon pour perdre tout votre dynamisme ! Nous ferons appel à vous souvent et il faut que vous répondiez ! Vous êtes encore responsables du Collège. Lire le journal, le critiquer intelligemment et le répandre sont d'excellents moyens de servir le Collège.

Autres moyens d'aide :

Certains ont proposé la fondation d'une caisse noire ; la nécessité s'en fait sentir de bien des côtés :

1° Aide pour élèves, c'est-à-dire coopération au comité des bourses ;

2° Aide au collège dans l'aménagement de bâtiments modernes (bibliothèque, l'imprimerie, garage, etc...) ;

3° Aide entre anciens. Certains ne peuvent poursuivre leurs études pour des raisons d'ordre financier. Une aide au bon moment pourrait tout changer.

Enfin, certains anciens tiennent à participer à la direction du Collège. Il faudrait donc que les anciens aient une possibilité de se faire représenter à la direction. En bien, si cela vous tient à cœur, dites-le et faites quelque chose.

En conclusion :

Créons une association d'anciens : *primo*, pour aider notre collège dans le domaine matériel et éducatif. *Secundo*, pour préparer des points de repère dans les différentes villes de France et du monde pour les anciens à venir. *Tertio*, pour se retremper de temps en temps dans un esprit solide, pour remettre au point certains problèmes fondamentaux relatifs à la vie, à la question internationale, pour retrouver chaque fois les bases solides de notre mission d'homme que nous avons apprise ici !

Louis LUNG.

(Prière d'adresser toute correspondance relative à ce sujet à Marie Gruas, au Collège.)

Extrait d'une Lettre d'un Ancien de Lyon

Notre but, à nous « anciens », est double :

A) Il doit être d'abord de contribuer au maximum à la vie d'un Collège qui n'a pas fait de nous que des bacheliers mais des individus conscients d'une responsabilité vis-à-vis de ceux qui n'ont pas eu notre chance. Pour cela deux moyens : l'un matériel, notre aide financière, notre aide constructive et effective, qui se manifestera par des envois d'argent soit à une caisse du Collège (bibliothèque, propagande, traitements de professeurs, etc.), soit à la caisse des bourses. Effort que nous envisagerons avec les étudiants regroupés (et ça n'est pas simple). Soit évidemment par une participation massive au camp de construction. Deux buts que nous voulons remplir de front. L'autre moyen serait plus spécialement éducatif, si j'ose dire : notre participation à l'organisation intérieure du Collège par des représentations au Conseil d'administration, à l'Assemblée générale, etc., et la possibilité de pouvoir être renseignés le mieux possible sur les innovations, projets des responsables actuellement en place au Chambon et ailleurs. Ceci nous donnerait l'occasion de prouver notre attachement au Collège. Nous aurions en effet l'impression d'être un peu responsables de ce qui se passe là-haut.

D'autre part, nous devons sans cesse nous souvenir qu'il est de notre plus strict devoir de faire profiter le plus de gens possible de ce qui a été pour nous l'occasion des plus belles années de notre vie (le mot n'est pas *que de moi*).

B) Notre second devoir, nous le voulons vis-à-vis des anciens actuellement en faculté ou ailleurs et des anciens à venir.

Vis-à-vis des anciens actuels : une reprise de contact non pas pour essayer de faire revivre une époque que nous sommes forcés de considérer comme terminée, mais pour nous aider à « être toujours partout et devant tous un reflet du feu qui brûle au Collège » (c'est beau, mais ça n'est pas de moi) ; d'autre part à nous regonfler continuellement en face d'un monde qui s'acharne sans cesse à détruire ce que certains appellent de belles illusions. Ceci se fera par des sorties, veillées, etc., compte tenu du temps que nous prend notre travail.

Vis-à-vis des anciens à venir : la possibilité pour un élève qui arrive du Collège dans une ville qu'il ne connaît pas de trouver au moins des gens qui ont connu son désarroi et son dépaysement (invitation à déjeuner, à un concert, etc., et surtout présentation d'un monde si différent de celui qu'il a trouvé auparavant). D'autre part (une idée qui me paraît excellente) avant le départ du Collège la possibilité de recevoir d'un ancien des renseignements sur les moyens divers d'atteindre la carrière désirée (une espèce d'orientation professionnelle effectuée par des gens déjà dans le bain), sur les divers « trucs » si utiles pour effectuer un démarrage sans « pinailler ».

Ceci pourrait se faire par le C.F.D. ou par des contacts personnels avec un « spécialiste ». En somme la possibilité pour un futur étudiant en lettres par exemple de s'adresser à un étudiant déjà en fonction pour profiter de son expérience.

En somme qu'allons-nous faire tout de suite ?

D'abord rechercher les anciens et en cela nous serions grandement aidés par une liste d'élèves ayant quitté le Collège et susceptibles d'être dans la région (pourrais-tu nous fournir quelques renseignements ?)

Cela fait, organiser une réunion ou mieux une sortie sans autre but que de voir nos possibilités matérielles (elles seront malheureusement minimales tant que nous ne serons pas salariés) et de dresser un plan d'action. Ensuite créer un groupe de coordination entre anciens (dans les villes universitaires) et collégiens actuels (au Chambon) pour garder le contact entre une entreprise vivante dans le futur et des étudiants vivants dans le souvenir. Il serait nécessaire que nous puissions avoir de temps à autre un papier de M. Theis ou de quelqu'un d'autre nous faisant part du bilan et des projets tant financiers et matériels que spécialement éducatifs. Le C. F. D. trouverait ici un point d'application certainement fécond.

Nous proposons des moyens de propagande et d'information qui ne se terminent pas nécessairement par un appel au portefeuille. Il faut intéresser vivement avant de pouvoir demander quelque chose de substantiel. Encore un terrain d'action pour le C. F. D. (au be-

soin un numéro spécial rédigé par les « penseurs » du Collège, avec photos, témoignages, etc.). Au besoin, et si possible, une tournée de visites organisée par les anciens.

D'autre part Marco insiste beaucoup, et je crois qu'il a raison, sur la nécessité de faire représenter les anciens non pas par des jeunes étudiants, mais par des personnes pouvant avoir du poids et du temps (ce serait par exemple nos responsables de groupes locaux que nous choisirions parmi des gens ayant vécu en contact avec le Collège, pas forcément des anciens élèves, mais des gens convaincus et vivant en ville). Ces représentants recueilleraient avant chaque réunion ou assemblée nos vœux et nos idées et seraient élus pour se sentir responsables d'une mission qui leur est confiée. Il n'en manque ni à Paris ni à Lyon, c'est ce qu'affirme Marco.

Voilà un ensemble de suggestions que nous aimerions à voir discutées, corrigées et complétées.

« Dis-lui, m'a dit Marco, « que nous sommes là et que nous voulons le montrer ». Quant à moi, je souhaite que ce qu'on appelle dans le *Semeur* « la ville aux fenêtres fermées » (Lyon) soit quand même capable de montrer qu'elle n'est pas ingrate. En tout cas bon travail et dorénavant j'espère que tu peux compter sur nous. Le tout est maintenant de dénicher ceux qui se cachent parmi le bon million et les brouillards du Rhône.

A bientôt.

Amicalement à toi.

Daniel HOLLARD.

PRIX



IMPRIMERIE
Ernest VALLA
26 rue de la Bourse
SAINT-ETIENNE